

attaquions en face l'avant-garde qui marche sous les ordres de Kléber, nous serions battus...oui, battus ! Il importe donc que nous employions notre tactique habituelle. Dispersons-nous, *égailons-nous*, comme disent nos paysans. Cachés derrière les haies, entourons l'ennemi d'un terrible réseau de feux croisés, quitte à le charger ensuite avec audace si nous parvenons à l'ébranler. En agissant ainsi, nous ferons notre devoir sans imprudence et avec fermeté.

— Mon père a raison, dit Raoul. D'ailleurs il me semble que vos ordres sont précis ; ils vous enjoignent de pousser une forte reconnaissance, de harceler les Mayençais, de ralentir leur marche, voilà tout. A quoi bon tenter au delà de ce qui vous est prescrit ?

— Il ne m'est pas prescrit de manquer d'initiative et de laisser échapper l'occasion d'une victoire. Toutefois, puisque vous craignez une défaite, je me résigne à faire fléchir ma témérité devant votre circonspection.

En s'exprimant ainsi, Gaétan prit un air de supériorité méconnue. Il n'avait pourtant jamais eu lieu de se féliciter de ses hardiesses. Toutes les fois, en effet, qu'il s'était étourdiment lancé sur les républicains, il avait subi de cruels échecs.

— Je vous remercie de votre condescendance, répliqua M. de Flavigny avec un sourire ambigu. Nous serons sans doute contraints de battre en retraite ; mais j'aspère que cette retraite, grâce à notre sagesse, n'aura rien de trop précipité.

L'allusion était transparente, car Gaétan avait déjà fui devant les bleus. Cependant il feignit de ne l'avoir point remarquée. Mais un éclair s'alluma dans ses yeux et s'éteignit aussitôt. Après s'être mordu la lèvre, il parvint à répondre avec un effort de bonne humeur :

— Enfin nous ferons tous de notre mieux. Puisque nous sommes réunis pour défendre ensemble la même cause, j'aime à croire que nous serons désormais les meilleurs amis du monde et que vous me ferez l'honneur d'oublier nos querelles d'autrefois.

Il présentait en même temps l'une de ses mains au comte et l'autre à Raoul. Le comte effleura celle qui lui était tendue ; Raoul hésita. Un regard expressif de son père fit cesser cette hésitation. Il prit alors la main du marquis, mais il ne la serra pas. Gaétan fronça le sourcil.

— Décidément on me garde rancune, se dit-il. Bah ! que m'importe ! Je me soucie de leur amitié comme d'une noisette. Qu'ils se méfient cependant, ajouta-t-il, et qu'ils ne cherchent pas trop à m'irriter !

Et sa physionomie eut une expression si sombre et si menaçante que la comtesse en conçut une sorte d'effroi. Comme on lui avait toujours laissé ignorer qu'il connaît le malheur dont, jeune fille, elle avait été la victime, et qu'il se fût permis à son égard une lâche diffamation, même une odieuse calomnie, elle ne comprenait pas, elle désapprouvait, dans une certaine mesure, l'extrême réserve avec laquelle son mari et son fils recevaient les avances du marquis. Elle voulut réagir un peu contre le funeste effet d'un accueil dont la froideur lui semblait exagérée, et elle s'empessa d'adresser à Gaétan quelques paroles empreintes à la fois de bonne grâce et de dignité.

— Soyez le bienvenu, monsieur, ajouta-t-elle ; car s'il peut y avoir eu naguère entre ma famille et vous un dissentiment, un malentendu que je n'ai pas encore bien compris, toute division doit disparaître aujourd'hui dans la pensée suprême qui nous anime, dans la communauté de périls et de gloire qui rassemble les défenseurs de la religion et de la royauté. Des frères d'armes ne sauraient manquer de déférence les uns envers les autres, sans compromettre les principes qu'ils ont pour mission de faire triompher. Je vous le répète donc, monsieur le marquis, vous êtes le bienvenu.

— Je vous remercie, madame la comtesse, de ce langage conciliant. Je n'attendais pas moins de votre excellent esprit. Si j'ai eu autrefois des torts, dont on conserve encore le souvenir, je le répète, j'en demande très-humblement l'oubli. Je déclare que je me suis souvent reprochés, et je vous jure bien qu'à

l'avenir je n'y retomberai plus. Laissons donc là les griefs du passé, et, croyez-moi, tournons toute notre animosité contre les nouveaux adversaires qui vont se ruer sur nous.

Quoique visiblement affectée, cette modération de termes et de sentiments modifia les dispositions peu bienveillantes de Raoul et de M. de Flavigny. Ils déclarèrent l'un et l'autre qu'ils étaient prêts à écarter de leur esprit tout ressentiment et à seconder le marquis d'Apremont dans ses efforts contre l'ennemi commun.

Cette protestation s'achevait, lorsqu'un paysan vint annoncer que l'avant-garde des Mayençais avait été aperçue sortant de Nantes, et qu'elle ne pouvait tarder à paraître aux environs du lac de Grand-Lieu.

— Séparons-nous au plus vite, dit le comte en serrant sa femme et sa nièce entre ses bras. Vous devriez être parties depuis une heure au moins. Une escorte vous accompagnera jusqu'à Montaigu.

Madame de Flavigny et Blanche ne montrèrent aucune faiblesse. Quand elles eurent pris place dans la berline qui allait les emporter, la comtesse s'inclina vers son fils penché sur l'appui de la portière ; elle l'embrassa, et laissa tomber une larme que nul ne vit, mais qu'il sentit brûlante sur son front. Blanche pressa une dernière fois la main du comte et celle de Raoul. Au même instant, son regard rencontra un regard qui étincillait ; c'était celui de Gaétan. Elle fut contrainte de détourner les yeux, ce qu'elle fit d'un air froid et hautain.

— Elle est plus jolie que jamais ! murmurait le marquis, et plus dédaigneuse encore, s'il est possible. Peuh ! reprit-il, si je la revoyais souvent, je suis convaincu que je l'adorerais, et, Dieu me damne ! je ne suis pas homme à l'adorer en vain.

La voiture s'ébranla ; elle franchit la grille du château et s'enfonça rapidement sous les ombrages de l'avenue. Elle était précédée et suivie d'une escorte de cavaliers vendéens.

Tandis que le comte, Raoul et Gaétan cherchaient encore à apercevoir la berline à travers les sinuosités du chemin, un homme aborda le marquis. Cet homme portait un costume que l'un des chefs de l'armée royaliste avait mis à la mode, et qui avait même valu aux insurgés l'épithète de brigands, à cause de l'étrange physionomie qu'il donnait à ceux qui en étaient revêtus. Ce costume se composa ainsi : un mouchoir rouge noué sur la tête ; un autre passé autour du cou, dont les bouts retombaient sur une veste de siamoise ; deux autres serrant à la taille un pantalon de toile du pays et soutenant tout un arsenal de pistolets et de couteaux. Affublé de la sorte, véritable caricature du jeune et célèbre général vendéen, cet homme était affreux à voir. Il avait sur le visage une expression sournoise et féroce, et quoiqu'il eût vieilli, lui aussi, il n'était point méconnaissable : c'était Roch Duhoux.

— Commandant, dit-il en portant militairement la main à son front, où faut-il braquer mes deux pièces de canon ?

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit Gaétan.

Roch Duhoux allait se retirer. Le marquis le retint ; puis, le montrant au comte et à son fils :

— Me-sieurs, dit-il, je vous présente un de mes bons artilleurs... Peut-être vous souvenez-vous de lui ? c'est l'ancien jardinier du chevalier de Morsanges... Vous savez, celui-là même qu'un certain Bénédicte a mis, d'un coup de couteau, à deux doigts de la mort. Comme moi, le coquin a la vie dure ; il s'est solidement rattaché à l'existence. Depuis lors il ne m'a pas quitté : il m'a suivi à Paris, dans l'émigration en Vendée. Il s'est déjà fort bien battu, ma foi ! Charette l'a plus d'une fois complimenté. Il excelle surtout comme pointeur, et il a souvent mitraillé les bleus qu'il déteste presque autant que moi-même je les hais.

Quand le marquis eut achevé ces paroles, Duhoux fit de nouveau le salut militaire et dit en s'animant :

— Oui, je les exécute, ces bleus, ces républicains, ces terroristes ! et j'ai un plaisir de tous les diables à les couper par morceaux avec mes boulets. C'est que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

M. de Flavigny et Raoul accueillirent avec une répugnance